

RENDRE LE PEUPLE MEILLEUR.



La dame.—Brigitte, je n'aime pas à voir tous ces hommes-là, en bas.

Brigitte (la cuisinière).—Des hommes ! Excusez, madame, je ne reçois que des messieurs. Mais si ça vous déplaît qu'ils restent en bas, je les ferai monter au salon, madame.

LA PREUVE

I

—Oui, monsieur Berthier, disait la femme de charge au paralytique, depuis vingt ans que je me suis fixée à Cherbourg, tout mon plaisir était de voir arriver les navires ! il me semblait toujours que j'attendais quelqu'un qui allait débarquer sous mes yeux ! Le jour où je vous vis prendre terre, porté par deux matelots, le visage triste, les yeux pleins de larmes, je sentis que je n'attendais plus personne, et c'est pourquoi, trois jours plus tard, au lieu d'aller à la jetée, ce fut ici que je vins, présentée par ce bon docteur qui se trouvait être votre ami.

—Et je suis bien le premier malade qui puisse bénir son médecin ! interrompit le vieillard, au lieu de m'apporter des drogues, il m'a amené une brave femme qui se dévoue à moi comme une sœur. Savez-vous que grâce à vos soins je vais mieux de jour en jour ?

—Oui, le corps, je ne dis pas, reprit-elle, mais je veux aussi guérir l'âme !

—Oh ! Elle est inguérissable ! soupira Berthier, l'infâme l'a trop cruellement déchirée !

Mme Martin était devenue toute pâle :

—Infâme est bien dur, dit-elle.

—Pus assez pour elle ! s'exclama Berthier.

—En êtes-vous bien sûr, monsieur ? s'écria la femme de charge.

—Si sûr que j'en ai la preuve !

—La preuve ?

—Je l'ai là sur moi ! tenez, dans ce portefeuille ! oui, je l'ai quittée, l'infidèle ! Je l'ai fuie au bout du monde, si loin au fond des déserts que j'aurais défié son nom d'arriver seulement jusqu'à moi ! mais là, au lieu de l'oublier, je n'ai vécu que de sa pensée pendant ces vingt ans d'exil ! Je portais sur moi la preuve de son infamie et je ne m'en séparais pas ! J'ai bu ce poison goutte à goutte et je n'en suis pas encore mort !

Mme Martin le regardait, calmée soudain par cette pensée :

Enfin je pourrai donc savoir pourquoi lui, cet honnête homme, m'a abandonnée ainsi.

Puis elle ajouta tout haut :

—Moi non plus je ne suis pas morte ! Et pourtant, voyez mes cheveux ! Ils ont blanchi en une nuit !

—Vous avez souffert ? demanda Berthier.

—Affreusement ! répondit-elle, et dès le berceau, monsieur.

—Dès le berceau ?

—Je suis née d'un mariage secret. Ma pauvre mère ! Elle était bien malheureuse ! Un galant homme l'aima et toucha son cœur. Les parents mirent des obstacles ; on se maria à la cachette et mon père partit pour la guerre. Hélas ! il n'en devait pas revenir ! et je naquis comme il mourait ! Ma mère, ne pouvant m'avouer, dut dissimuler ma naissance et me faire élever loin d'elle. Elle m'aimait bien cependant ! mais la honte ! mais le danger !

Je la vis comme une étrangère et nul ne connut mon secret, pas même mon mari que j'adorais ! En la faisant passer à ses yeux pour ma bienfaitrice, j'étais sûre qu'il l'honorait et il l'a toujours honorée ! Hélas ! je devais les perdre tous deux à quelques jours de distance ! Et je suis restée toute seule avec ma pauvre petite fille !

—Vous avez une fille, madame Martin ?

—Oui, monsieur, dit-elle tout émue.

—Et vous ne l'avez pas amenée !

—Je n'ai pas osé !

—Pas osé ! allez la chercher bien vite ! Où l'avez-vous mise en cage ?

—Chez des amis !

—Quels amis ? Pour une jeune fille, madame Martin, il n'y a de vraie amie qu'une mère ! et même aussi pour un homme ! ajouta-t-il amèrement. Dans le désert, où j'ai vécu, que serais-je devenu sans mon talisman ?

—Votre talisman

—Tenez, ce petit médaillon, le portrait de ma mère à vingt ans ! Je la regardais chaque matin et j'étais fort pour tout le jour.

En voyant l'image qu'il lui montrait, la femme de charge ne put retenir une exclamation.

—Qu'avez-vous ? demanda Berthier.

—Rien, dit-elle dans le plus grand trouble, je pensais, à votre bonté de vouloir que j'amène ma fille ! Vous voulez la voir ! Eh bien, moi aussi je veux que vous la voyiez !

Et la pauvre femme toute tremblante, mettant de travers châle et chapeau, sortit presque en titubant et en répétant encore :

—Oh ! oui ! je veux que vous la voyiez !

Depuis qu'elle était partie le vieillard songeait, la tête basse, portant souvent la main à son cœur et la retirait aussitôt.

—Oh ! cela me brûle ! s'écria-t-il tout à coup, et d'un geste violent il saisit son portefeuille, l'ouvrit et en tira un papier fripé, jauni, usé par le temps et plus encore par les larmes. Il lut et demeura haletant.

Soudain d'un mouvement plus fort que sa volonté, il porta le papier à ses lèvres et le couvrit de baisers. " Ah ! lâche ! lâche que je suis ! dit-il en sanglotant, ces lignes écrites pour un autre je les baise parce qu'elles sont de sa main ! Ô torture ! pour un autre ! pour un autre, ces mots brûlants : " Toi que j'adore ! l'enfant de ton sang ! tu te cacheras ! Oh ! cela, surtout ! tu te cacheras ! où, l'infâme ? où devait-il se cacher ? Ah ! pourquoi cette moitié de lettre au lieu de la lettre toute entière ? Il y avait son nom, sans doute ! Si je l'avais su ! tu te cacheras ! tu te cacheras !

Sa voix s'éteignit peu à peu : son bras glissa le long de son corps ; la lettre glissa à terre ; l'infirme s'était endormi.

II

—Retiens bien ce que je t'ai dit, Madeleine, dit tout bas en rentrant Mme Martin à sa fille. Il faut oublier ton nom ; à partir de ce moment tu t'appelles...

—Suzanne Martin, oui, maman ! dit l'enfant toute sérieuse : mais quel est donc ce vieillard ?

—Un homme qu'il faut bien aimer, car il a beaucoup souffert ! dit la mère gravement.

Puis, voyant un livre dans la main de Madeleine :

—Tu as pris mon paroissien ? demanda-t-elle.

—Je n'ai pas trouvé le mien et je voulais aller à l'église, répondit la jeune fille.

Et comme elle présentait le livre à sa mère, un papier s'en échappa ; celle-ci le ramassa vivement :

—Si tu m'avais perdu cela, dit-elle, quel chagrin tu m'aurais fait !